

Pour une possibilité d'un dialogue de cultures et de religions

dans *Les Échelles du Levant* d'Amin Maalouf

Dr Zineb OULED ALI, Chafika DJILAH

Université de Ghardaïa (Algérie)

Université Kasdi Merbah Ouargla (Algérie)

Labo LeFEU [E1572304 : Fled]

Université Kasdi Merbah Ouargla

Roman de guerre et d'errance, d'amour et de folie, de haine et de tolérance, *Les Echelles du Levant* retrace la vie de Ossayane Ketabdar, ancien combattant de la Résistance qui raconte à un inconnu (un journaliste), rencontré à Paris, le récit de son destin tragique. Entre naissance obscure et maudite, militantisme, mariage peu commun, aliénation, fuite. Ossayane se trouve, involontairement, une victime de rencontre de plusieurs cultures et religions inconciliables : né d'un héritier d'une famille princière ottomane, et d'une mère arménienne, élevé au Liban, lié d'amitié à un Français, marié avec une juive de Haïfa, tous ces éléments contradictoires sont le moteur de l'histoire des Echelles du Levant que nous allons traiter pour voir où réside la possibilité d'un dialogue à la fois culturel et religieux, selon Amin Maalouf. Notre étude sera basée sur des notions très conflictuelles telles que : le discours, l'identité, la culture, l'altérité et le dialogue, notions issues des sciences humaines et sociales pour s'intégrer dans le discours romanesque qui se veut un discours interdisciplinaire.

Mots-clés : *discours, religion, culture, identité, altérité.*

**For a possibility of a dialogue of cultures and religions
in *Les Échelles du Levant* by Amin Maalouf**

The novel of war and roaming, love and madness, hatred and tolerance, *Les Echelles du Levant* traced the life of Ossaiyan Kibadar, who was a veteran and warrior in the renitency who had told a stranger (a journalist), that they had meet each other in Paris, the story of his tragic which was a destiny Between dark and cursed birth, rigidity, unusual marriage, alienation and flying. Ossaiyan unwittingly found himself a victim of encounters with many irreconcilable cultures and religions ; who was born within Ottoman princely family, that was an Armenian mother, as he brought up in Lebanon, who was befriended by a Frenchman, and married to a Jewish woman from Haifa. All these contradictory elements are the driving force behind the history of the bright ranks that we will discuss to find out where the possibility of cultural and religious dialogue lies. According to Amin Maalif, Our study will be based on very conflicting concepts such as: discourse, identity, culture, otherness and dialogue along with ideas emanating from. Such kinds of concepts from the human and social sciences to be integrated into the romantic discourse which is intended to be an interdisciplinary discourse.

Keywords: *Culture, Identity, Otherness, Discourse, Religion.*

*Cet âge où les hommes de toutes origines vivaient côte à côte dans les Échelles du levant et mélangeaient leurs langues, est-ce une réminiscence d'autrefois ? Est-ce une préfiguration de l'avenir ? Ceux qui demeurent attachés à ce rêve sont-ils des passésistes ou bien des visionnaires ? (Amin Maalouf, *Les Échelles du Levant*, 1996, p. 49).*

À nos jours, le roman est l'une des formes littéraires la plus dominante, depuis le XIX^e siècle, où la plupart des écrivains ont eu recours à ce genre dont : « *l'existence [est] multiple et démultipliée* » (Chartier in Stalloni, 2008, p. 58), permettant sa légitimation¹, d'où il a acquis sa définition actuelle, selon *Le Robert*, il est une « *œuvre d'imagination en prose, assez longue qui présente et fait vivre dans un milieu des personnages donnés comme réels, nous fait connaître leurs psychologie, leur destin, leurs aventures* » (Chartier in Stalloni, 2008, p. 60). Mais le roman, tel qu'on l'aperçoit aujourd'hui, dépasse cette simple définition esthétique, surtout avec la naissance de ce qu'on appelle la littérature engagée² qui a transformé le roman, et toute la littérature, en une arme idéologique ; et a placé l'écrivain au centre de l'actualité. De ce fait, l'analyse du roman devient une tâche très complexe, en s'éloignant de la simple étude psychologique ou biographique et stylistique, surtout avec l'ouverture du champ littéraire sur les sciences du langage et les sciences humaines et sociales, depuis 1970 (Maingueneau, 2011, p. 75-82). Le roman ne se contente pas d'être seulement, une forme littéraire – esthétiquement parlant – ou une suite de phrases (un texte) ; mais un objet d'analyse qui le relie à des conditions de productions, et un discours qui conditionne l'implication de son énonciateur (Maingueneau, 2011, p. 75-82) :

« Les théories de l'énonciation linguistique, les multiples courants de la pragmatique de l'analyse du discours, le développement dans le domaine littéraire de travaux se réclamant de M. Bakhtine, de la rhétorique, de la théorie de la réception, de l'intertextualité, de la sociocritique, etc. ont progressivement imposé une nouvelle appréhension du fait littéraire, où le dit et le dire, le texte et son contexte sont indissociables » (Maingueneau [2004] citée par Lorent, p. 01).

Dès lors, le roman est soumis, dans son analyse, à la désignation du discours littéraire, il passe de la forme :

« [...] du texte vers un dispositif de parole où les conditions du dire traversent le dit et où le dit renvoie à ses propres conditions d'énonciation (le statut de l'écrivain associé à son mode de positionnement dans le champ littéraire, les rôles attachés aux genres, la relation au destinataire construite à travers l'œuvre, les supports matériels et les modes de circulation des énoncés...) » (Maingueneau, 2011, p. 75-82).

Analyser un discours littéraire suppose une étude de son inscription idéologique, esthétique, médiatique, et aussi sa réception par le public, donc, le discours littéraire devient un discours constituant, c'est-à-dire, pris dans un ensemble discursif qui contribue à sa production et à son inscription, selon Dominique Maingueneau :

1 Signalons que le roman était, avant le XIX^e siècle, un genre méconnaissable, souvent confondu avec les autres formes de récits. Voir : Pierre CHARTIER in Yves STALLONI, *op. cit.*, p. 58-60.

2 La littérature engagée désigne la doctrine défendue à partir de 1945 par l'équipe des *Temps modernes* (dont les principaux acteurs étaient Jean-Paul SARTRE et Simone de BEAUVOIR). Avec la Libération, en 1945, l'expression « littérature engagée », lancée par SARTRE, se retrouve au centre des enjeux littéraires. C'est dans l'essai *Qu'est-ce que la littérature ?* (1948) que SARTRE a clairement théorisé cette doctrine littéraire. En fait, la théorie de la littérature engagée postule que l'écrivain participe pleinement au monde social auquel il appartient et doit, par conséquent, intervenir par ses œuvres dans les débats de son temps. Son émergence manifeste la tension entre l'autonomie de la création littéraire et la participation de l'écrivain aux luttes sociales (voir : Judith EMERY BRUNEAU, « La littérature engagée », *Québec français*, n° 131, 2003, p. 68-70).

« La production littéraire ne s'oppose pas en bloc et radicalement à l'ensemble des autres productions, jugées "profanes" : elle se nourrit de multiples genres d'énoncés qu'elle détourne, parasite. Elle vit d'échanges permanents avec la diversité des pratiques discursives, avec lesquelles elle négocie des *modus vivendi* spécifiques. Dans ses formes dominantes la littérature classique française, par exemple, s'appuyait sur les normes de la conversation raffinée entre honnêtes gens ; c'est cette conversation qui servait d'univers verbal de référence, source des normes qui régissaient toute parole de qualité, littéraire ou non » (Lorent, p. 01).

Ainsi, le discours littéraire est défini, en analyse du discours, par plusieurs critères (Korkut & Onursal, 2009, p. 87-88) : d'abord par une structure qui dépasse le cadre phrasique, régie par des normes, ou des lois (Korkut & Onursal, 2009, p. 87-88) ; le discours est assumé par un sujet parlant, portant une visée communicative inscrite dans un temps précis, voulant agir sur son interlocuteur et assurer une interaction avec lui ; tout discours ne peut être compris qu'en le mettant en rapport avec d'autres discours qui pourront l'expliquer, ou le renvoyant au contexte qui a permis sa production.

Dans un contexte spatial et historique et politique voire social bien précis, celui du Levant, se transcrit la majorité des romans de l'écrivain franco-libanais Amin Maalouf, depuis son premier roman *Léon l'Africain* (1986), passant par *Samarcande* (1988), et *Le Rocher de Tanios* (1993), arrivant aux *Échelles du Levant* (1996), pour hanter encore d'autres romans et essais maaloufiens ultérieurs tels que : *Les Identités meurtrières* (1998), *Le Périple de Baldassare* (2000), *Les Désorientés* (2012). Cette présence du Levant se consolide par celle de son alter égo, l'Occident, interprétant la double appartenance culturelle et identitaire d'Amin Maalouf qui

[...] s'est depuis toujours paré d'une image de « passeur de cultures », de chantre des exilés et d'ambassadeur des immigrants. Il revendique à répétition ce rôle de médiateur entre l'Orient et l'Occident, prêche pour un monde du multiculturalisme et de l'identité multiple [...]. Interviewé sur ses œuvres, il n'hésite pas à les présenter comme des illustrations de son implication dans le débat sur les diversités linguistiques, culturelles et identitaires, sur le dialogue, possible ou pas, entre le Nord et le Sud, de même que sur l'harmonie, envisageable ou chimérique, entre les communautés » (Bouvet et al., 2014, p. 01).

De là, des questions comme : la culture, l'identité, l'altérité, le dialogue, sont des notions constitutives du discours romanesque maaloufien, qui s'imposent aussi dans *Les Échelles du Levant*, étant donné que l'histoire du roman se déroule entre la Turquie, le Liban, Haïfa (Palestine), et la France, retraçant des destins différents des personnages comme : *Iffett, Ketabdar, Noubar, Clara, Bertrand, Nadia, Stefan, Mahmoud, Naïm*, s'assimilant à celui du personnage principal : *Ossyane*. Tous ces personnages sont porteurs des valeurs culturelles qui s'opposent et se rejoignent, au long de tout le récit, et notre article est l'occasion d'analyser la nature de ces rapports tout en voulant chercher une possibilité de réaliser le rêve d'un Orient où tous les hommes vivent en harmonie et en entente, effaçant leurs différences raciales, linguistiques et religieuses.

Avant de répondre à notre problématique, nous devons passer par les notions fondatrices du discours maaloufien que nous avons énumérées là-dessus.

Commençant par la culture, une notion empruntée essentiellement à l'anthropologie et à l'ethnologie, selon Edward Burnett Tylor (1871) :

« La culture, considérée dans son sens ethnographique le plus large, est ce tout complexe qui englobe les connaissances, les croyances, l'art, la morale, la loi, la tradition et toutes autres dispositions et habitudes acquises par l'homme en tant que membre d'une société » (Encarta, 2009).

Donc, la culture est liée à tout type de savoirs : philosophie, littérature, histoire... tout ce qui s'oppose à la nature et s'attache à la formation et à l'éducation, ou la transformation de l'esprit (Encarta, 2009). La culture est nourrie essentiellement par la société ; chaque société possède sa propre culture qu'elle transmet à ses individus. Actuellement, la culture est un système homogène de valeurs sociales contesté, surtout avec les changements des données politiques et sociales, vers la fin du XX^e siècle :

« Il faut attendre les années 1960-1970 pour voir émerger des critiques qui remettent véritablement en cause l'idée de culture comme un ensemble cohérent et homogène. Les anthropologues marxistes, ainsi que les militantes féministes, soulignent que le concept de culture masque en réalité les clivages entre les classes, les genres et les différentes idéologies qui s'affrontent dans une société » (Encarta, 2009).

Cela nous conduit à dire que la confrontation des générations et d'idéologies, au sein de la même société, a contribué à changer le sens de la culture, elle devient quelquefois synonyme de la civilisation (Encarta, 2009), ou même du patrimoine³, et parfois confondue avec la notion de l'identité.

L'identité se révèle aussi une notion très conflictuelle, provenant de la sociologie qui la définit comme suit :

« L'identité est constituée par l'ensemble des caractéristiques et des attributs qui font qu'un individu ou un groupe se perçoivent comme une entité spécifique et qu'ils sont perçus comme telle par les autres. Ce concept doit être appréhendé à l'articulation de plusieurs instances sociales, qu'elles soient individuelles ou collectives » (Castru, 2012).

En sociologie, l'identité, comme d'ailleurs la culture, est constituée des traits distinctifs d'une personne ou d'un groupe au sein d'une société donnée, d'où s'opère la différence entre l'identité personnelle et l'identité collective, tandis que l'analyse du discours conçoit l'identité par rapport à d'autres notions comme le sujet parlant et celle de l'altérité :

En analyse du discours, pour pouvoir utiliser la notion d'identité, il convient de lui adjoindre deux autres notions qui circulent également dans les domaines philosophiques et psychologiques, celles de sujet et d'altérité. La première de ces notions permet de poser l'existence de l'être pensant comme disant "je". P. Ricœur nous rappelle ce « primat de la médiation réflexive sur la position immédiate du sujet, telle qu'elle s'exprime à la première personne du singulier : "je pense", "je suis" ». La deuxième notion permet de poser qu'il n'y a pas de conscience de soi sans conscience de l'existence de l'autre, que c'est à la mesure de la différence entre "soi" et "l'autre" que se constitue le sujet » (Charaudeau & Maingueneau, 2020, p. 299).

³ <http://www.statcan.gc.ca/pub/87-542-x/2011001/section/s3-fra.htm> [En ligne], consulté le 29 juin 2017.

Selon Ricœur, l'identité personnelle se réalise par rapport à l'identité d'autrui, l'Autre définit notre propre identité avec sa différence ; l'identité tire de l'altérité sa légitimité (Colin, 2011, p. 52-62).

Ainsi l'examen de l'identité nous mène à la connaissance de l'altérité. Cette dernière est une notion issue de la philosophie :

« [...] elle sert à définir l'être dans une relation qui est fondée sur la différence : le moi ne peut prendre conscience de son être-moi que parce qu'il existe un non-moi qui est autre, qui est différent. Il s'oppose alors au concept d'identité qui signifie que la relation entre deux êtres est conçue sur le mode du même » (Charaudeau & Maingueneau, 2020, p. 32).

La définition citée ci-dessus est considérée comme la plus conventionnelle de l'altérité, même si l'analyse du discours l'élargit pour désigner l'un des principes fondateurs de l'acte du langage, selon Charaudeau, expliquant comment l'acte du langage est un échange et une interaction entre un sujet communiquant « je » et un sujet interprétant « tu », où chacun d'eux remplit un rôle différent : « *Il s'instaure donc entre les deux partenaires un regard évaluateur de réciprocité qui postule l'existence de l'autre comme condition pour la construction de l'acte de communication dans lequel se coconstruit le sens* » (Ibid., p. 33).

Au vu du principe de l'altérité, tel qu'il est défini par l'analyse du discours, qui exige la présence de l'Autre, nous optons pour une approche de la notion du dialogue dont la conception générale est un « *entretien entre deux ou plusieurs personnes* » (Ibid., p. 178). Le mot dialogue est présent dans plusieurs domaines, et avec des désignations différentes (Ibid., p. 178-179), il

« connote souvent l'idée d'un échange "constructif", conduit selon les règles, et ayant pour objectif d'aboutir à un consensus (un dialogue qui ne se conforme pas à cette définition est un "faux dialogue", alors qu'on ne parle pas de "fausses conversations"). [...] un "vrai" dialogue ne peut exister que dans un mouvement dialectique impliquant tout à la fois identité et différence » (Ibid., p. 179).

De ce fait, nous ne pouvons jamais parler d'un dialogue dans une situation de mésentente, ou de surdité de la part d'un de ses éléments. Le dialogue doit l'écouter et l'ouverture sur autrui.

Ainsi, après avoir examiné les notions de culture, d'identité, d'altérité et de dialogue, nous avons constaté la présence d'une ligne très fine, et presque transparente entre ces quatre notions : l'identité ne peut pas se construire qu'à partir de la culture, et en fonction de l'altérité ; cette dernière ne peut pas se réaliser qu'avec le dialogue. Ces quatre notions exigent une présence des repères culturels, de la diversité, de la communication et de la compréhension qui sont prises, toutes, par rapport à un moi parlant, celui de l'écrivain du roman, ou de son personnage, notant que ce dernier est souvent le reflet de l'idéologie de son auteur.

Conscient de la diversité culturelle et identitaire existant en Orient, et aussi dans les rapports qui lient l'Orient à l'Occident, Amin Maalouf essaie, à travers son discours romanesque, d'établir les ponts d'un dialogue culturel en proposant à travers son présent roman des éléments qui pourraient assurer une réconciliation entre ses protagonistes, venus des univers culturels différents, et possédant des identités composites ; car

lui-même possède une identité complexe et composite qu'il refuse de diviser ou segmenter, et une double culture dont il est fier de l'assumer :

« Moitié français, donc, et moitié français ? Pas du tout ! L'identité ne se compartimente pas, elle ne se répartit ni par moitié, ni par tiers, ni par plages cloisonnée. Je n'ai pas plusieurs identités, j'en ai une seule, faite de tous les éléments qui l'ont façonnée, selon un "dosage" particulier qui n'est jamais le même d'une personne à l'autre » (Maalouf, IM, 1998, p. 10).

Nous pouvons trouver les traces de cette réconciliation dans les éléments suivants :

1. Êtres frontaliers⁴

Cette catégorie des personnes est fort présente dans le récit maaloufien, et sur laquelle se base tout son discours identitaire et culturel. Entre ascendants et descendants, la culture de dialogue assure sa transmission et son épanouissement. C'est la maison de Ketabdar qu'Amin Maalouf prend pour illustrer cet exemple de cohabitation des cultures et des ethnies et des religions ; c'est une famille qui « *n'est pas de celles que l'on peut qualifier de "normales"* » (Maalouf, EL, 1998, p. 17) ; elle est issue de l'un des empereurs du Levant ; un monarque ottoman déchu (*Ibid.*, EL, p. 25), puis assassiné dans son exil politique à Istanbul (*Ibid.*, EL, p. 25) ; ce drame a poussé sa fille bien-aimée, Iffett à la folie. Iffett n'est, en fait, que la grand-mère d'Ossyane. La jeune fille du souverain ottoman est du genre de femme d'Orient instruite ; elle joue au piano, parle français et allemand, s'habille à l'européenne (*Ibid.*, EL, p. 24-25).

Pour soigner Iffett de son aliénation, sa mère fait intervenir le médecin Ketabdar, qui sera plus tard, le grand-père d'Ossyane, il est un « *descendant d'une famille de lettrés originaire de Perse* » (*Ibid.*, EL, p. 25). De cette union peu commune, du médecin et sa patiente, le père d'Ossyane est né ; c'est un enfant maudit, dès son enfance « *il était là contre nature, en quelque sorte, on voyait en lui non pas un don du Ciel mais le produit d'un commerce avec les ténèbres* » (*Ibid.*, EL, p. 32). Dès lors, la maison de Ketabdar est devenue la maison des « *pestiférés* » (*Ibid.*, EL, p. 31) ; elle n'était fréquentée que par les rebelles et les marginalisés de la société d'Adana, et qui sont devenus les maîtres de cours du père d'Ossyane, desquels il a reçu une éducation libre et moderne :

« Il n'est jamais allé à l'école. [...], c'était l'école qui venait à lui. [...] les personnes qui acceptaient de venir chaque jour dans la maison « pestiférée » vivaient eux-mêmes, pour la plupart, en marge des convenances de leur temps. Le professeur de turc était un imam défroqué, le professeur d'arabe un juif d'Alp chassé de sa famille, le professeur de français un Polonais, atterri Dieu sait comment dans cette ville d'Anatolie... » (Ibid., EL, p. 32-33).

Le père d'Ossyane a été élevé sans ami de jeu, sa seule compagnie était ses professeurs. Après le décès du docteur Ketabdar, son fils, qui n'a eu que seize ans, transforme ses séances de cours en de longues heures de discussions où tout a été discuté : *art, politique, sciences, technologie*. La maison est devenue le foyer de la parole libre et le lieu de rencontre des minorités de l'empire ottoman (surtout les Arméniens et les Grecs) (*Ibid.*,

⁴ Nous empruntons ce sous-titre à Amin MAALOUF qui évoque les êtres frontaliers dans les termes suivants : « *Tous concernent des êtres portant en eux des appartenances qui, aujourd'hui, s'affrontent violemment ; des êtres frontaliers, en quelque sorte, traversés par des lignes de fracture ethniques, religieuses ou autres* » (voir : Amin MAALOUF, *Les identités meurtrières, op.cit.*, p. 13).

EL, p. 33-34). Grâce à cette éducation libre dans sa maison natale à Adana, le père d'Ossyane devient un vrai révolutionnaire : « *Contre tout ! Les lois, la religion, les traditions, l'argent, la politique, l'école [...] Contre "la bêtise et le mauvais goût et les cerveaux encrassés"* » (*Ibid.*, *EL*, p. 17-18). Cet esprit libre l'a hanté même pendant son exil au Liban ; où il s'est marié avec la fille de son ami Arménien Noubar, Cécile. Ce mariage était pour la Montagne (en 1914), un symbole de réconciliation entre toutes les communautés qui y cohabitent :

« Il y aura une somptueuse réception, peut-être la dernière fête dans l'histoire où Turcs et Arméniens chanteront et danseront ensemble. Y assistera, entre mille autres, le gouverneur de la Montagne, en ce temps-là un Arménien [...], il improvisera pour l'occasion un discours sur la fraternité retrouvée entre les communautés de l'Empire – "Turcs, Arméniens, Arabes, Grecs et Juifs, les cinq doigts de l'auguste main sultanines" – qui sera copieusement applaudi » (*Ibid.*, *EL*, p. 43).

De ce mariage mixte sont nés trois enfants : Iffett, Ossyane⁵, Salem. Et sur les traces de leur père, les trois enfants ont reçu un enseignement libre qui formerait leur esprit révolutionnaire, pour devenir les leaders d'un Orient paradisiaque où tout le monde pourrait vivre en paix (*Ibid.*, *EL*, p. 49) :

*« [...] il n'a jamais voulu que ses enfants fréquentent l'école. Il tenait à nous faire suivre le même chemin que lui : un précepteur, des maîtres à domicile. [...] Affirmant que les hommes naissent rebelles, et que l'école s'emploie à en faire des êtres soumis, résignés, plus facile à domestiquer. Les futurs dirigeants révolutionnaires ne pouvaient suivre une telle voie ! Ils ne pouvaient se laisser noyer dans l'informe troupeau !
Il voulait pour ses enfants des professeurs qu'aucune école n'aurait acceptés. Les vrais maîtres, disait-il, sont ceux qui vous enseignent des vérités différentes »* (*Ibid.*, *EL*, p. 49-50).

Ainsi, dans de telles conditions sont élevés Ossyane, Iffett, et Salem. Iffett se marie avec un banquier ottoman, originaire de Haïfa, de confession musulmane appelé Mahmoud, en premier temps, le couple habite en Égypte (*Ibid.*, *EL*, p. 116), puis il s'exile en Australie (*Ibid.*, *EL*, p. 208). Tandis que Salem était la honte de sa famille, il est devenu un contrebandier (*Ibid.*, *EL*, p. 119-120).

Quant à Ossyane, son destin était différent, il était le symbole des unions impossibles ; un Turc qui portait un surnom arménien (Bakou diminutif d'Abaka qui veut dire avenir) (*Ibid.*, *EL*, p. 82), et un autre faux-prénom de guerre français, Picard (né d'une mère musulmane et un officier français) (*Ibid.*, *EL*, p. 93).

Il voyage d'abord en France pour faire ses études, et là-bas il fait la connaissance de Clara, une juive originaire de l'Autriche, rescapée des camps de concentrations nazis, et qui trouve refuge, en Suisse, puis en France, en rejoignant le mouvement clandestin de la Résistance (*Ibid.*, *EL*, p. 90-92). Après la deuxième guerre mondiale, Clara s'installe à Haïfa avec son oncle Stefan (*Ibid.*, *EL*, p. 127-128), et devient une militante dans le PAJUW, un groupe qui essaie de réconcilier entre les Arabes et les Juifs ; deux

⁵ Ce prénom veut dire : insoumission, rébellion, désobéissance, marquant le rêve que nourrit en lui son père, (*Ibid.*, *EL*, p. 56).

peuples qui ont été les victimes d'une situation politique et historique qui les dépasse (*Ibid.*, *EL*, p. 134-135).

Du mariage et du métissage culturel, religieux et ethnique, entre Ossyane et Clara, est née une fille appelée Nadia dont l'identité est une fierté qu'elle porte, mais péniblement, car elle n'a pas le choix de la renier ; son identité paradoxale est un défi à relever dans un contexte rongé par la guerre entre Musulmans et Juifs ; Nadia est un être frontalier par excellence :

« Oui, parfaitement, musulmane et juive ! Moi, son père, je suis musulman, du moins sur le papier ; sa mère est juive, du moins en théorie. Chez nous la religion ne se transmet par le père ; chez les juifs, par la mère. Nadia était donc musulmane aux yeux des musulmans, et juive aux yeux des juifs ; à ses propres yeux elle aurait pu choisir d'être l'un ou l'autre, ou chacun des deux ; elle avait voulu être les deux à la fois... oui les deux à la fois, et bien d'autres choses encore. Elle était fière de toutes ces lignées qui avaient abouti jusqu'à elle, chemins de conquête ou de fuite, en provenance d'Asie centrale, d'Anatolie, d'Ukraine, d'Arabie, de Bessarabie, d'Arménie, de Bavière... elle n'avait aucune envie de faire le tri de ses gouttes de sang, de ses parcelles d'âme ! » (*Ibid.*, *EL*, p. 217)

Désespérée, enfin, de cet Orient en guerres interminables, Nadia le quitte pour poursuivre ses études en France (*Ibid.*, *EL*, p. 212), puis elle s'est mariée et s'est installée au Brésil (*Ibid.*, *EL*, p. 239).

À ces personnages principaux, s'ajoutent d'autres secondaires comme Noubar et son fils Aram, qui, à cause de la haine et la guerre grandissantes en Orient, choisissent l'exil, d'abord au Liban, puis en Amérique (*Ibid.*, *EL*, p. 122).

2. Amitiés et Amours

Entre ces êtres frontaliers, Amin Maalouf tisse des histoires d'amitié et d'amours pour consolider leurs valeurs interculturelles.

D'abord l'amitié entre le père d'Ossyane et Noubar, son maître de science ; ils ont formé avec d'autres passionnés de la photographie « *le Cercle Photographe* » (*Ibid.*, *EL*, p. 34) ; cette passion commune était aussi l'occasion d'affirmer leur amitié, surtout après avoir photographié ensemble le quartier arménien incendié à Adana, pour montrer le soutien du prince ottoman à la cause de la communauté arménienne en Turquie (*Ibid.*, *EL*, p. 37-39). Suite à cet événement, Noubar a été contraint à s'exiler pour échapper à la discrimination turque contre les Arméniens, mais cette solution déplaît à son ami et lui propose de l'héberger chez lui, dans sa maison princière :

*« “Ainsi, lui aurait dit mon père, tu es décidé à me quitter. Ma maison n'est donc pas assez spacieuse pour toi...”
“Ta maison est spacieuse, mais le pays est étroit.”
“Si le pays est étroit pour mon meilleur ami, pourquoi ne le serait-il pas pour moi ?” »* (*Ibid.*, *EL*, p. 41)

Le père d'Ossyane s'exile, volontairement, au Liban, pour ne plus quitter son meilleur ami ; et comme signe de reconnaissance, Noubar marie sa fille unique, et son seul bien, à son ami intime : « *Je n'ai plus rien d'autre à donner que la main de ma fille !* » (*Ibid.*, *EL*, p. 42) Donc, l'amitié devient une issue certaine d'une situation culturelle et identitaire humiliante. D'autre part, le père d'Ossyane emprisonné, suite au scandale familial

causé par Salem (*Ibid.*, *EL*, p. 119-120), a été libéré grâce à son ami français, le colonel d'Héloire, qui était l'un des invités de la maison Katebdar, un « *ancien élève de l'École des langues orientales, c'était un homme de culture, et aussi un collectionneur de photographies anciennes. Il n'ignorait pas quels êtres délicieux et inoffensifs étaient mon père et Noubar* » (*Ibid.*, *EL*, p. 121).

De sa part, dès son arrivée en France, Ossyane a tissé plusieurs amitiés avec ses collègues français, à l'université (*Ibid.*, *EL*, p. 70-71). Et c'était grâce à la connaissance de Bertrand (*Ibid.*, *EL*, p. 77-78) qu'il deviendra, plus tard, un héros de la Résistance française. Cette amitié lui a été bénéfique, à plusieurs reprises, c'est Bertrand qui a pu informer Nadia du passé glorieux de son père et lui insuffler l'idée de le sauver (*Ibid.*, *EL*, p. 213-214). Après la fuite d'Ossyane de l'asile psychiatrique, Bertrand lui a facilité son passage en France afin de retrouver Clara :

« Un taxi a accepté de me conduire jusqu'à l'ambassade de France. Où j'ai prononcé le nom de Bertrand. Mon sésame. Les portes sont ouvertes. Les machines ont cliqueté. Et le lendemain, j'étais à Paris » (*Ibid.*, *EL*, p. 246).

Un autre ami qui a rendu beaucoup de services à Ossyane, c'était Jacques-des-faux-papiers, grâce à qui, Ossyane a pu échapper, en premier lieu, à la gendarmerie en lui fabriquant une nouvelle identité (*Ibid.*, *EL*, p. 93) ; et en deuxième lieu, de la prison quand Jacques-des-faux-papiers lui a fourni un refuge et un métier dans son atelier (*Ibid.*, *EL*, p. 103-105). Ce même ami a aidé Ossyane et Clara à arranger leur mariage, à Paris : « *Jacques-des-faux-papiers – je ne peux pas m'empêcher de l'appeler ainsi, bien qu'il eût réintégré ses vénérables fonctions et son état civil- avait lui-même pris contact avec les témoins pressentis* » (*Ibid.*, *EL*, p. 149). Et c'était, également, lui qui a fourni à Nadia des faux papiers pour pouvoir rencontrer son père dans son asile psychiatrique (*Ibid.*, *EL*, p. 216).

À Haïfa, Ossyane s'est lié d'amitié avec un autre personnage appelé Naïm, un industriel ruiné d'Alep (*Ibid.*, *EL*, p. 158), un membre du groupe PAJUW, et dont la maison était un habitat favorable pour Ossyane et Clara, pendant leurs déplacements, entre Beyrouth et Haïfa (*Ibid.*, *EL*, p. 161).

Quant à Nadia, elle a trouvé dans Christine la meilleure confidente dans ses malheurs :

« Elle ne s'en était ouverte [...] qu'à cette amie qui partageait sa chambre d'étudiante. Elle se prénommaît Christine, et son nom de famille était celui d'un grand joaillier parisien » (*Ibid.*, *EL*, p. 216).

Christine prête, joyeusement, son identité pour aider son amie à exécuter son plan de voir son père et le reconquérir :

« Ma fille disposait désormais d'un passeport au nom de Christine, mais avec sa propre photo, elle pouvait enjamber les frontières sans que personne puisse soupçonner son vrai nom, sa nationalité, ou sa ville natale. Quant à son amie, en rupture de ban avec sa famille, cela l'amusait de se défaire pour quelques temps d'un patronyme étouffant pour assumer l'identité d'une fille à la fois musulmane et juive » (*Ibid.*, *EL*, p. 217).

Outre l'amitié, l'amour qui unissait Ossyane et Clara s'offre comme une belle opportunité pour développer un discours interculturel et intercommunautaire voire interreligieux, en Orient : « *Nous voulions que notre amour soit le symbole d'une autre voie* » (*Ibid.*, *EL*, p. 160). Ossyane épouse Clara avec la bénédiction de son père et son oncle Stefan (*Ibid.*, *EL*, p. 148-149). La fête de leur mariage était l'occasion de réconcilier les irréciliables, Stefan le Juif installé récemment en Palestine, et Mahmoud, le Palestinien de Haïfa :

« Qu'on imagine la scène : d'un côté Mahmoud, fils d'une grande famille musulmane de Haïfa, qui avait dû quitter sa ville à cause de la tension qui y régnait entre Arabes et Juifs, et qui pressentait déjà qu'il ne pourrait probablement plus y retourner ; de l'autre côté Stefan. Juif d'Europe centrale, venu précisément s'installer dans cette même ville ; tous deux proches des nouveaux mariés » (*Ibid.*, *EL*, p. 152).

Cette scène qui était si gênante pour Ossyane a fini par être arrangée, quand son père les a traités « *en humains* » (*Ibid.*, *EL*, p. 153) ; et contrairement au prévu, Mahmoud et Stefan sont « *partis ensemble d'interminables éclats de rire [...]* » (*Ibid.*, *EL*, p. 154) ; et ils ont étonné tous les invités en adressant « *à l'unisson, un petit geste de leurs verres relevés* » (*Ibid.*, *EL*, p. 154) manifestant leur entente et leur consentement pour ce mariage.

À Haïfa, le mariage d'Ossyane et Clara était l'occasion de réunir Juifs et Arabes, malgré le contexte de la guerre arabo-israélienne :

« Le monde entier était résigné à voir Arabes et Juifs s'entre-tuer pendant des décennies, des siècles peut-être, tout le monde s'était fait une raison, les Anglais et les Soviétiques, les Américains et les Turcs... tout le monde à l'exception de nous deux, et de quels rêveurs comme nous. Nous voulions empêcher ce conflit [...] » (*Ibid.*, *EL*, p. 160).

3. Les Échelles du Levant⁶

Le choix du titre de ce roman n'est pas gratuit, il désigne les lieux de rencontre entre l'Orient et l'Occident, ces lieux sont le cadre spatial du roman, notamment la France et Montagne du Liban. Les deux espaces représentent un exemple parfait du métissage culturel et d'une réconciliation des identités.

La France et ses villes ont été, au long du récit, des lieux de rencontre des générations et des cultures différentes. Dès le début du roman, Paris marque la rencontre d'un journaliste libanais et Ossyane en juin 1976 (*Ibid.*, *EL*, p. 09) : « *il [Ossyane] avait sa photo dans mon manuel d'histoire* » (*Ibid.*, *EL*, p. 09). À Marseille, Ossyane goûte pour la première fois sa liberté, c'est là où il aspire réaliser ses rêves de jeunesse, loin de l'Orient (*Ibid.*, *EL*, p. 62-63) :

« En France je pouvais enfin suivre mes propres rêves. Manger à ma propre table. Ce n'est pas qu'une image. Je me souviens de la première fois où je m'étais attablé à la terrasse d'un bistrot, sous un auvent. À Marseille, peu après l'arrivée du bateau, avant de prendre le train pour Montpellier. La table était petite, en bois

⁶ « Les Échelles du Levant, [...] l'appellation correspond à une région particulière du monde, elle insiste sur le côté variable de ce lieu, situé entre l'Orient et l'Occident, composé de pays comme la Turquie et la Palestine mais également la Grèce et l'Italie. Ce lieu est l'exemple même de l'entre-deux, aux contours poreux » (voir : Rachel BOUVET et al., *Amin Maalouf, une œuvre à revisiter, op.cit.*, p. 139).

épais, et gardait des traces de canif. Je m'étais dit : le bonheur ! Le bonheur d'être ailleurs ! Le bonheur de n'être pas assis à la table familiale ! » (Ibid., EL, p. 68)

À Montpellier Ossyane s'installe pour poursuivre ses études ; il a été bien traité par ses collègues et ses professeurs de l'université :

« [...] j'avais gagné, dès mon arrivée, une certaine estime. J'étais un peu le prodige étranger, plus jeune que la plupart de mes condisciples, et toujours les meilleures notes. Par ailleurs affable, souriant, timide sans excès. Bon camarade, en somme. Tout heureux dans ce monde nouveau, où, à vrai dire rien n'éblouissait, mais où j'avais une foule de petits étonnements » (Ibid., EL, p. 70).

Et c'est à Paris qu'Ossyane et Clara rédigent leur acte du mariage, pour fuir l'impossibilité de se marier religieusement à Beyrouth :

« D'ailleurs, quelle religion aurions-nous choisie pour la cérémonie ? La sienne ? La mienne ? Chaque solution posait bien plus d problèmes qu'elle n'en réglait ! Non, j'avais une bien meilleure idée : Jacques-des-faux-papiers. [...] Jacques était, dans le civil, maire d'une petite ville de la région parisienne [...]. Notre décision fut rapide : nous irions seuls en France, pour le plus simple des mariages, puis nous reviendrons fêter l'évènement avec nos proches » (Ibid., EL, p. 148).

À la fin du récit d'Ossyane, le journaliste-narrateur assiste à la réconciliation entre Ossyane et son passé et l'amour de sa vie, Clara, à Paris (Ibid., EL, p. 253-254).

Le deuxième lieu, qui marque cette réconciliation et cette diversité culturelle, est le Liban dont l'histoire officielle est imprégnée des cultures différentes :

« [...] d'abord l'Antiquité glorieuse, des cités phéniciennes aux conquêtes d'Alexandre ; puis les Romains, les Byzantins, les Arabes, les croisés, les Mamelouks ; ensuite les quatre siècles de domination ottomanes ; enfin les deux guerres mondiales, le mandat français, l'indépendance » (Ibid., EL, p. 10).

Cette histoire peu particulière du Liban, le rend un lieu ouvert sur toutes les divergences, surtout ethniques, et c'est à la Montagne du Liban que Noubar, le grand-père maternel d'Ossyane, fuit les massacres des Turcs contre les Arméniens :

« Il est vrai qu'on était, là-bas aussi, en territoire ottoman. Mais il y avait pour la Montagne, depuis un demi-siècle, un statut d'autonomie, garanti et surveillé de près par les Puissances. Si ce n'était pas, pour les Arméniens, le refuge idéal, c'était encore la destination la moins hasardeuse. Et en tout cas la moins inaccessible » (Ibid., EL, p. 41).

Le Liban est un pays qui possède une nature linguistique composite, héritée de ses colonisateurs successifs ; c'est le pays dans lequel nulle aversion n'est permise envers un étranger, même s'il s'agissait d'un ennemi de jadis, chaque habitant de la Montagne peut préserver sa dignité et demeurer fier de ses origines :

« Finalement, pour nous, qui appartenions malgré tout à la famille ottomane, ce n'était peut-être pas le meilleur moment pour nous installer au Liban. Que voulez-vous, nous n'avons rien choisi, c'est l'Histoire qui a choisi pour nous. Cela dit, je ne veux pas paraître injuste, ni ingrat. S'il est vrai que les gens de Beyrouth préféreraient parler le français et oublier le turc, pas une seule fois ils ne nous ont laissé sentir que nous pourrions être indésirables. Tout au contraire, ils semblaient

à la fois amusés et fiers que "l'occupant" d'hier soit revenu en quelque sorte habiter parmi eux en qualité d'invité. J'ai toujours été traité, par tout le monde, les proches et les étrangers, comme une sorte de petit prince. Jamais je n'ai senti que je devais cacher mes origines, sinon par pudeur, par souci de ne pas en imposer [...] » (Ibid., EL, p. 57).

4. La guerre

La guerre était souvent un évènement dévastateur, mais dans *Les Échelles du Levant* elle revêt une autre dimension ; elle s'avère un moment de réconciliation et une allée vers l'Autre ; c'est à grâce à la deuxième guerre mondiale, que plusieurs Levantins ont secouru l'Occident :

« La légende disait que pendant la Seconde Guerre, quelques hommes du Vieux pays étaient allés se battre, en Europe, dans les rangs de la Résistance, et qu'à leur retour, ils avaient été accueillis en héros » (Ibid., EL, p. 10).

Ossyane a connu Bertrand, Jacques-des-faux-papiers, Danièle, Bruno, pendant son militantisme dans la *Résistance*. Cette dernière était aussi le contexte de la naissance d'un amour entre Ossyane et Clara : *« Et puis surtout, il y avait Clara. S'il y avait fallu la guerre pour nous réunir, c'est dans la paix que j'avais envie de vivre avec elle » (Ibid., EL, p. 150).*

D'autre côté, les innombrables guerres qui ont ébranlé le Levant, durant son Histoire, ont renforcé les liens entre plusieurs communautés, comme entre les Turcs et les Arméniens, à l'exemple du père d'Ossyane et son ami Noubar (Ibid., EL, p. 36-37). Également, elles ont tissé des liens familiaux entre les Levantins et leurs ex-colonisateurs, à ce propos, Ossyane transmet à son interlocuteur l'histoire d'un couple franco-libanais qui dirige un restaurant, à Lyon :

« [...] elle s'est mise à parler. Son mari était un militaire, jadis, dans l'armée du Levant, avec le Général Gouraud. Son campement n'était pas loin du village où elle vivait. Il venait parfois acheter des œufs à la ferme de ses parents. Ils se parlaient de temps à autre, et se faisaient des signes. Ils s'étaient mariés juste après la guerre, avaient vécu dix ans à Beyrouth, avant de s'installer en France en vingt-huit, pour ouvrir ce restaurant » (Ibid., EL, p. 101).

Et finalement, grâce à l'éclatement de la guerre civile au Liban, Ossyane a pu se sauver miraculeusement de l'asile psychiatrique où il a été enfermé plus de vingt-ans, pour quitter le Liban et rejoindre ses amis et son épouse, en France (Ibid., EL, p. 241-242).

Au terme de notre étude, nous avons vu comment l'intervention des sciences humaines et sociales en littérature, et aussi la naissance de l'analyse du discours ont participé à l'élaboration d'un nouveau regard sur le roman, qui devient, non seulement une forme esthétique, mais un discours ancré dans l'actualité de l'humanité et dans son histoire voire son système idéologique. Tel est le cas d'Amin Maalouf qui nous offre dans son roman *Les Échelles du Levant*, un discours émanant du contexte politique et idéologique de notre Orient, partageant avec tant d'écrivains et penseurs orientaux, le mal de vivre dans un Orient déchiré par les guerres et les incompréhensions intercommunautaires et interreligieuses, voulant redresser les ponts du dialogue et de réconciliations entre les frères-ennemis ; parallèlement, entre l'Orient et l'Occident, qui vivaient, durant des longs siècles, les désastres de la xénophobie et de la discrimination culturelle. Les per-

sonnages maaloufiens illustrent, à travers leurs attitudes, un exemple parfait d'une entente interculturelle, qui, pouvait résister malgré la guerre, et l'exil, et la violence... tout simplement parce qu'ils se considèrent comme des êtres humains capables d'aimer et d'assumer leurs différences, quand ces dernières deviennent une main tendue vers l'Autre, transmettant à notre monde actuel un message humaniste constructif.

Références bibliographiques

- BOUVET, Rachel et *Al.*, *Amin Maalouf, une œuvre à revisiter*, (Rachel BOUVET et Soundess EL KETTANI, dir.), Presses de l'Université du Québec, Canada, 2014.
- CASTRA, Michel, « Identité », *Sociologie* [En ligne], *Les 100 mots de la sociologie*.
- CHARAUDEAU, Patrick et MAINGUENEAU, Dominique, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Seuil, Paris, 2002.
- COLIN, Patrick, « Identité et altérité », *Cahiers de Gestalt-thérapie*, 2001/1 (n° 9).
- EMERY BRUNEAU, Judith, « La littérature engagée », *Québec français*, 131 (2003).
- KORKUT, Ece et ONURSAL, Irem, *Pour comprendre et analyser les textes et les discours, théories et applications*, L'Harmattan, Paris, 2009.
- LORENT, Fanny, « Discours littéraire », *Socius : ressources sur le littéraire et le social*.
- MAALOUF, Amin, *Les Echelles du Levant*, Grasset, Paris, 1996.
– *Les identités meurtrières*, Grasset & Fasquelle, Paris, 1998.
- MAINGUENEAU, Dominique, « Linguistique, littérature, discours littéraire », *Le français aujourd'hui*, 2011/4 (n°175).
- STALLONI Yves, *Les Genres littéraires*, (coll. 128), Armand Colin, Paris, 2008.

Pour citer cet article

Zineb OULED ALI & Chafika DJILAH, « Pour une possibilité d'un dialogue de cultures et de religions dans *Les Échelles du Levant* d'Amin Maalouf », *Paradigmes* 2020/8, p. 105-117.